

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE : LOYS LE ROY
(Genève, Slatkine Reprints, 1969)
(Réimpression de l'édition de Paris, 1896)

Troisième partie

L'HELLÉNISTE

I

Nos traducteurs

Si c'est un métier que de faire un livre, le métier est bien ingrat quand le livre est une traduction. L'auteur de l'ouvrage original prend pour lui la bonne part : souverain maître de ses pensées, il écrit à sa guise : l'idée ne lui convient pas, il passe l'idée sous silence. Les mots lui résistent, il corrige les mots. Il est vrai qu'à force de concessions ce ne sera qu'un méchant auteur; mais il se trouvera bien quelque jour un critique en veine de coquetterie paradoxale pour faire de piquantes trouvailles en un mauvais livre et se donner le mérite d'avoir révélé un talent méconnu. Le traducteur ne doit espérer ni ces facilités dans la lutte, ni ces revanches dans la défaite. Du labeur littéraire il a toutes les misères; il en a d'autres qui lui sont propres, et cela, presque sans compensations : la plus douce de toutes, l'espérance de la gloire, ne lui est guère permise : *Si vous traduisez toujours, dit Montaigne¹, on ne vous traduira jamais.+ Au lieu de la joie fortifiante qui naît chez le créateur d'une pensée heureuse soudainement éclore, il ne connaît guère que les ennuis d'une investigation minutieuse, que les dégoûts d'un travail obscur et, pour ainsi dire, souterrain. Il fait œuvre de patience, quelquefois d'abnégation : la pensée qui se dérobe et qu'on a enfin saisie est souvent étrange, obscure ou fausse : il faut s'échauffer pour ce qu'on blâme, implorer d'une langue qu'on aime l'expression d'une idée qu'on réprovoque. S'il admire son modèle, le traducteur est encore à plaindre. Il s'agit de rendre en une langue différente le ton, la couleur, le mouvement, bref, la vie d'un ouvrage, et cela en un style aisé, exact, sans abréviations, sans commentaires. Certes la tâche est rude et veut un talent singulier. *Si on mesurait le mérite à la difficulté vaincue, souvent il y en aurait moins à créer qu'à traduire²+. En échange de ce qu'un tel labeur demande, que promet-il? Parfois des applaudissements, mais rares, toujours des critiques, mais faciles et irréfutables. Le lecteur le plus ignorant n'a qu'à jeter les regards sur dix lignes du texte et de la traduction : nombre d'infidélités vont lui sauter aux yeux : il se récriera. Il

¹ Ce mot n'est pas de Montaigne mais bien de Montesquieu, *Lettres persanes* (1721), lettre 128. (Note de J. Delisle)

² D'Alembert. *Œuvres*, Belin, 1822, t. IV, p. 40.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

dira avec Cervantès qu'on lui montre une belle tapisserie des Flandres à l'envers³; avec Madame de la Fayette, il accusera le traducteur de ressembler à un domestique qui rapporte à contre-sens le message dont son maître l'a chargé. Et pour résumer sa condamnation d'un mot, il répétera avec tout le monde : *Traduttore traditore*.

Cet ingénieux proverbe B oraison funèbre préventive de toute traduction à naïtre B a charmé plus de critiques qu'il n'a découragé de traducteurs. Leur zèle n'en a pas été effrayé, ni leur nombre restreint : de leurs noms seulement, on ferait un chapitre. À peine la langue française a-t-elle bégayé ses premiers mots que de naïfs interprètes s'efforcent de lui faire répéter ce que l'antiquité avait dit. Pendant la Renaissance, les traducteurs forment une légion si puissante, qu'ils se croient les maîtres de la littérature : aussi n'est-il point alors d'auteur d'Art poétique ou d'ouvrage critique qui se soit cru le droit de ne point parler d'eux. Dolet leur dicte brièvement les lois de leur art. Au XVII^e siècle, leur armée, quoique divisée en deux camps, est autant que jamais imposante et respectée. Si Colletet rime un *Discours contre la Traduction*, c'est qu'il est dépité de ses propres essais en ce genre et étourdi de ceux d'autrui. Alors, on trace en latin et en français les règles de la bonne traduction : c'est Huet avec son aimable dialogue : *De interpretatione et de claris interpretibus*; c'est Jean Gaillard, Denys Gaultier, Poulain; c'est surtout Gaspard de Tende, dont le traité en forme comprend trois livres et enseigne huit⁴ règles principales. L'âge suivant, si préoccupé qu'il soit de lui-même, réserve encore une partie de son activité à la traduction : d'Alembert en analyse les principes en quelques pages d'*Observations* où sa pénétrante rectitude ne se retrouve peut-être pas tout entière. Notre siècle enfin consacre à ce même genre d'ouvrages des efforts toujours vivaces, un intérêt particulier et des théories bien nouvelles.

Ainsi l'art de traduire n'a jamais manqué chez nous ni de praticiens, ni de théoriciens. Dix fois les

³ *Une traduction, c'est un empaillage.+ Pensée d'Auguste Préault. *Peintres et statuaires romantiques*, page 148, Ernest Chesneau.

⁴ En fait, G. de Tende énonce neuf règles. (Note de J. Delisle)

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

mêmes auteurs ont été mis en français; dix fois les mêmes systèmes repoussés et repris.

Comment s'expliquer cette persévérance? Quand tant d'autres ont échoué, il y a, semble-t-il, une vanité à vouloir réussir encore. Mais, si tout est vanité en ce monde littéraire, où s'en trouve-t-il moins que chez le traducteur, ce modeste artisan de mots qui s'efface derrière l'artiste original, et qui, par nature et par profession, est plutôt porté à admirer qu'à éblouir? Dira-t-on que les interprètes connaissent mal les difficultés de leur tâche et l'avenir qui les attend; que, par une illusion assez naturelle à quiconque tient une plume, ils voient mieux les accidents de leurs devanciers que leurs propres périls et se flattent de rencontrer l'admiration où d'autres n'ont pu même atteindre à l'estime? **B** Les meilleures ou les plus renommés d'entre eux sont loin d'un tel aveuglement. Regius, qui a consacré la meilleure partie d'une vie sans loisirs à traduire les anciens, reconnaît que c'est *œuvre plus laborieuse que louable+; il avoue qu'*il y a toujours plus de grâce en l'original qu'en la traduction... qu'il n'y eut jamais translateur, pour suffisant qu'il fust, qui méritast même louange que son auteur... ayant chaque langue je ne sais quoi de naïf et propre non exprimable en l'autre⁵. *Rien n'est plus rare en littérature, dit plus tard un interprète de Tacite, qu'une traduction généralement approuvée; le fût-elle même dans son ensemble, combien les détails ne prêteront-ils pas à la critique⁶?+ Turreil fait le même aveu dans la spirituelle Préface de son trop spirituel Démosthène. *Le traducteur demeure continuellement exposé à une comparaison où il n'y a qu'à perdre... Il joue un jeu fort inégal; et, pour ainsi dire, court la fortune d'un danseur de corde, à qui l'agilité la plus merveilleuse ne vaut que bien peu, pendant que le moindre faux pas peut lui coûter la vie⁷.+ À courir un danger si bien connu, il y a de la témérité peut-être; d'imprudence on n'en saurait parler. Faut-il alléguer le manque d'esprit? Mais outre que la plupart de nos traducteurs français pèchent de ce côté plutôt par excès que par défaut, il importe de se rappeler que nombre de nos grands écrivains se sont essayés à des traductions complètes ou partielles. La liste en serait trop longue depuis la Boétie jusqu'aux plus excellents de nos contemporains, en passant par Molière, Corneille, La Fontaine, Racine, la Bruyère, Rousseau. À n'en pas douter, ceux-là ont vu tout au fond de l'art d'écrire; ils en connaissaient, pour les avoir pratiquées, toutes les délicatesses; ils savaient que chaque mot a sa physionomie, chaque langue son âme; ils savaient que le style d'un maître ne se transporte pas; ils n'auraient jamais admis que leurs propres créations pussent être rendues tout entières par des mots d'une autre forme et d'une autre sonorité. **B** Et pourtant, à leurs

⁵ *Vicissitude*, liv. II, *in fine*. Est. Pasquier n'est pas moins expressif. *Le traducteur comme un esclave s'alambique tous les esprits à suivre à la trace les pas de l'auteur qu'il translate... Il n'y a labour si ingrat ni qui soit si peu reconnu par une postérité.+ *Lettres*, liv II, à Cujas.

⁶ D'Alembert, *Œuvres*, éd. Belin, t. IV, p. 41.

⁷ Ed. de 1721, t. I, p. 272, 273.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

jours, ils se faisaient les traducteurs d'autrui.

Voilà donc un canton de la littérature où se presse une foule d'écrivains : il y a là, comme ailleurs, beaucoup d'esprits médiocres : quelques-uns sont hommes de grand talent; plusieurs, quand ils expriment leurs pensées personnelles, passent au premier rang. Tous, armés d'une curieuse patience, poursuivent et recommencent un travail ingrat où le succès même rapporterait moins qu'il ne coûte⁸; où dès longtemps le succès est déclaré impossible par le concert des critiques et reconnu tel par les traducteurs mêmes. Il y a bien un Amyot; mais il n'y en a qu'un : et le seul que la traduction ait fait immortel, est, de l'aveu de tous, un interprète fort imparfait!

⁸ Car à tourner d'une langue étrangère

La peine est grande et la gloire est légère.

La Boétie. Œuvres, éd. Paul Bonnefon, Paris et Bordeaux, 1892. *Introduction*, p. LXVI.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

De toutes ces contradictions apparentes, que peut-on conclure, sinon qu'une certaine réalité correspond à l'idéal poursuivi par le traducteur; que ce dernier a conscience de pouvoir saisir cette réalité, quoiqu'il n'y réussisse pas toujours; que ce perpétuel et infaillible reproche d'infidélité, encouru volontairement, toujours obtenu et toujours mérité, suppose un malentendu entre ceux qui l'affrontent et ceux qui le font; en un mot, que toute traduction **B** quand il ne s'agit pas d'un ouvrage de faits * où il n'y a que la matière à représenter⁹ **B** est une œuvre d'art au second degré où le traducteur s'inspire de l'original comme celui-ci a pu s'inspirer de la nature; que par suite ce genre d'ouvrages littéraires subissent comme tous autres l'influence du temps et du milieu, qu'ils sont toujours sujets à la critique et peuvent toujours être recommencés.

Cela est si vrai que l'histoire de la traduction chez un peuple est l'histoire même de son goût. L'art de traduire et l'art d'écrire traversent les mêmes phases et subissent les mêmes influences. C'est une loi qui se vérifie curieusement chez nous.

Au beau temps de la Renaissance, les érudits, charmés de voir revenir à la lumière tant de belles inventions de l'esprit humain, s'empressent de répandre partout une science mal digérée. On ne sait pas, on veut savoir : on plonge dans l'antiquité, on la comprend peu parce que de graves préoccupations rappellent sans cesse vers le présent : on vulgarise. Aussi les interprètes s'attachent-ils beaucoup au fond, très peu à la forme. Alors l'équilibre et la majesté des périodes latines, comme l'atticisme de la bonne époque et l'affectation des derniers Alexandrins, tous ces styles si variés sont rendus par la seule naïveté et l'abondance exubérante du français du XVI^e siècle. Plus tard la politesse des mœurs et le raffinement du goût donnent un autre tour à l'interprétation des anciens; contemporains des maîtres de la forme, nos traducteurs se préoccupent surtout de polir et de perfectionner leurs modèles. Ils ne veulent pas * s'emprisonner dans une obscure exactitude, ils cherchent le péril dans la gloire¹⁰. Comme Guédeville et Perrot d'Ablancourt, ils habillent leurs auteurs à la mode du temps; ils les ornent de grâces, comme dit La Fontaine, les soumettent avec le père Brumoy à l'observation des règles qu'ils avaient eu l'audace de méconnaître, les rebelles! voilent d'une vertueuse chasteté leurs tableaux d'amour, convertissent Lucrece à l'orthodoxie et purgent Virgile de ses termes bas. Et c'est par respect qu'ils transforment l'antiquité, par admiration qu'ils la déguisent, semblables à ces fils honteux qui croient honorer leurs pères en les parant d'une noblesse fausse. Il est vrai qu'alors même de bons esprits protestaient contre ce travestissement et tentaient d'être plus fidèles : mais, à distance, les deux écoles rivales, parfois si sévères l'une pour l'autre, se ressemblent jusqu'à se confondre à nos yeux. Dacier est aussi loin de Platon que Coeffeteau l'est de

⁹ Montaigne, *Essais*, II, 19.

¹⁰ Turreil, 1721, t. I, p. 277.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

Florus; Boileau, qui ne veut pas qu'on donne de l'esprit à Démosthène, donne la noblesse à Homère. Cependant le XVIII^e siècle, en finissant, s'est affranchi de bien des préjugés et d'Alembert a trouvé de bonnes raisons pour ordonner au traducteur de corriger son modèle¹¹. Mais une nouvelle méthode surgit. Chateaubriand veut qu'on traduise littéralement prose et vers : il donne l'exemple avec la théorie. Toute une lignée d'interprètes accepte ce principe et prétend l'appliquer avec plus de rigueur encore. L'équerre à la main, les nouveaux traducteurs alignent des mots strictement calqués sur l'original : fanatiques de la fidélité, ils s'effacent devant le texte, dépouillent leurs idées, leurs sentiments et s'efforcent de rendre dans notre langue non seulement la vérité des caractères et des attitudes, mais encore le rythme et la figure de la phrase étrangère. Après la naïveté abondante des doctes vulgarisateurs, après l'élégance correcte des auteurs des belles infidèles, c'est la science des géomètres.

Cette école nouvelle se flatte de pratiquer la seule traduction exacte. Mais est-elle, comme elle le proclame, aussi près que possible de l'antiquité? Le doute est permis. À y regarder de près, une aussi impitoyable fidélité semble n'être qu'une adaptation d'un nouveau genre.

La littéralité des traducteurs de notre temps, qui eût été repoussée jadis comme barbare et contraire au génie de la langue, est admise aujourd'hui de ceux même qui n'en sont pas les partisans décidés. C'est que notre époque, quoique charmée encore de la pureté classique, abandonne sans trop de regrets la précision du vocabulaire et la franchise de la construction. Nous avons pour les sous-entendus, les termes rares, les tours mystérieux, des indulgences que nos pères n'ont pas voulu connaître. D'autre part les progrès de la philologie, de l'archéologie et de toutes les sciences historiques nous ont tellement familiarisés avec les mœurs et les institutions antiques que notre vanité parfois pédantesque trouve son compte en des traductions avares de clarté. Nous repoussons, comme une injure à notre savoir, la limpide correction d'un traducteur qui prétend se faire comprendre sans fatigue. Nous aimons à deviner : nous nous flattons tous y réussir. Parmi ceux qu'enchanter cet obscur mot à mot, quelques-uns sans doute ont droit de s'y complaire : ce sont ceux qui savent la langue originale et qui l'aiment; ceux-là lisent le texte sous le français et refont mentalement le thème de la version. Leur admiration fait honneur à leur science plus qu'au talent de ceux qu'ils admirent. Mais combien d'autres, tout incapables qu'ils sont de ranimer en eux-mêmes le modèle antique, approuvent, aveuglément et par mode, l'image incohérente qu'ils en ont sous les yeux! C'est que leur goût aux abois trouve une ressource suprême dans un vague engouement pour l'art

¹¹ D'Alembert, *vid. sup.*

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

élémentaire. Le *Tout est dit* de la Bruyère est bien autrement vrai pour les hommes de notre temps, après tant d'essais, d'écoles et de systèmes; toutes les nouveautés épuisées, il n'y en avait plus qu'une à tenter, c'était de retourner au début même de la poésie et de finir en recommençant. De là le goût prononcé pour les ébauches et les inexpériences de l'art balbutiant, les épithètes naïves, les raides attitudes et les sentiments primitifs. Naturel effet d'une loi nécessaire qui ramène un palais blasé aux mets les plus simples : au fond, c'est un raffinement de plus et une nouvelle complication.

Tels sont les besoins, les préjugés et les aspirations auxquelles répondent certaines traductions actuelles, d'une littéralité si rigide qu'elles ressemblent à l'antique comme une momie ressemble à la vie. Qui sait les jugements que l'avenir réserve à ces labeurs curieux? Peut-être nos petits-neveux rangeront-ils les unes à côté des autres les Belles Infidèles et les Infidèles qui n'ont pas voulu être belles, avec un même sourire pour Perrot d'Abblancourt et pour M. Leconte de Lisle.

Nous voilà bien loin de Regius, bien loin de son temps, pour lequel la question n'était pas de savoir si une traduction d'ouvrage littéraire ancien pouvait ou non aspirer à être autre chose qu'une adaptation artistique. Ce que l'antiquité a pensé, ce qu'elle a rêvé, ce qu'elle a trouvé forme le fond de nos idées acquises : l'homme qui apporte aujourd'hui une version nouvelle d'Homère ou de Platon ne se flatte que de nous offrir une œuvre esthétique : il ne saurait prétendre au rôle d'inventeur ou d'apôtre : tout ce qu'il peut nous révéler, c'est lui-même.

Il n'en était pas ainsi au XVI^e siècle. On a dit qu'en littérature, *le vrai révolutionnaire était le traducteur¹². Si le mot est vrai, il ne le fut jamais tant qu'à l'époque de la Renaissance. L'antiquité alors, c'était la nouveauté. Voilà pourquoi nos premiers traducteurs se sont attachés avec une prédilection instinctive aux historiens, aux anecdotiers, aux biographes, en un mot aux ouvrages de faits. Diodore, Hérodien, Josèphe, Appien, Zonaras livrèrent de bonne heure aux Français et en français leurs récits souvent plus variés que vrais, plus amusants que méthodiques. Plutarque avait tenté une bonne douzaine de traducteurs avant Amyot dont l'œuvre ne mit pas fin, tant s'en faut, à ce beau zèle. C'est que les lecteurs de ce temps, avides de renseignements avant tout, plus curieux de faits que d'idées, cherchaient dans l'histoire et la vie des anciens un spectacle plein de mouvement et d'intérêt, un immense roman d'aventures, animé

¹² Ch. Nodier, *Du mouvement intellectuel dans les lettres et les arts*, Revue de Paris, t. XI, 1834.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

de héros, égayé de péripéties sans nombre.

Regius, il faut le remarquer d'abord, n'a pas cédé sur ce point au goût public. Il eut le courage de se prendre aux grands penseurs. S'il consacra quelque attention à Isocrate, à Xénophon, ce ne fut que pour en traduire des fragments : Démosthène, Platon et Aristote l'attirèrent, le retinrent, et dans l'œuvre des trois plus grands prosateurs de la Grèce, il ne choisit pas, pour les mettre en français, les ouvrages les moins imposants. C'était bien juger l'antiquité en elle-même : c'était aussi en bien comprendre l'étude que de lui demander des leçons, non des amusements, que d'y conduire l'esprit contemporain comme à l'école, non comme au théâtre. *Vraiment ce seroit grand honte que nos prédécesseurs eussent tant travaillé pour nous instruire et que par notre paresse se perdît ce qu'ils nous ont très songneusement conservé. Donques il faut faire, s'il est possible, pour la postérité ce que l'antiquité a fait pour nous, à fin que les lettres ne soient abastardies ou perdues de nostre temps, ains demeurent toujours à l'honneur de Dieu pour l'utilité publique et conservation de la société humaine¹³.+ Améliorer les âmes autant que les esprits, enrichir la morale en même temps que la langue, servir l'État en faisant l'éducation politique du prince et des sujets, telle est l'ambition qu'ose concevoir un simple traducteur. Insensible aux sévères ironies que son ami Joachim du Bellay avait adressées aux traducteurs, loin d'admettre avec le fougueux et parfois illogique auteur de la *Deffense et Illustration* que la traduction *soit chose laborieuse et peu profitable, inutile, voire pernicieuse à l'accroissement de la langue¹⁴, Regius, comme Claude de Seyssel, comme Amyot, comme tous les autres translateurs de l'époque, se fait une idée grandiose de son art; s'il ne va pas comme eux jusqu'à se croire revêtu d'un sacerdoce, il n'estime point toutefois qu'il s'agisse d'apporter aux savants seuls le fruit d'un labeur obscur : c'est au siècle même qu'il révèle la sagesse antique. Le choix des ouvrages qu'il s'assigna la tâche de traduire justifie dans une certaine mesure cette haute conception. Il l'exprime clairement et sans emphase, dans un *Discours au lecteur*, postface du *Sympose*, où il explique comment, après s'être formé lui-même dans le commerce des Romains et des Grecs, il s'est senti le devoir de rendre aux modernes les enseignements qu'il avait reçus des anciens :

¹³ *Phédon*, p. 16.

¹⁴ Livre I, ch. v.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

*J'ai choisi quatre auteurs les plus excellents qui onques escrivirent, à sçavoir Isocrate, Xénophon, Platon et Démosthène, observant ce qui apparoissoit le plus beau et le plus digne en chacun : afin de dresser par imitation le style et le jugement sur eux selon le temps où nous vivons et ma portée. Ainsi que les enfants pour se duire à escrire suyvent les traictz des lettres qu'on leur propose, les musiciens la voix de leur maistres et les peintres apprentis, les tableaux de leur prédécesseurs. Car comme l'herbe s'entortillant à quelque fort arbre croissant s'élève ensemble et parcroist : ainsi en suyvant et imitant les excellents ouvriers l'on se dresse peu à peu, et vient l'on à quelque perfection et réputation. Donques afin de considérer plus près leurs excellentes vertus, comme la grâce et la douceur d'Isocrate, la facilité et la propriété de Xénophon, la majesté de Platon et véhémence de Démosthène, j'ai esleu entre leurs livres les meilleurs et les ay traduiz en nostre langue naturelle, à sçavoir d'Isocrate l'Exhortation à Démosthène, le Nicoclès et Symmachique¹⁵ de Xénophon, le premier livre de l'Institution de Cyrus et les louenges d'Agésilas, de Démosthène trois Olynthiaques et quatre Philippiques, de Platon le Timée, Phédon, dix livres de la République et maintenant le Sympose, auxquels j'ai adjouté trois livres de l'âme par Aristote avec ses Ethiques et Politiques¹⁶ : pour apprendre de lui l'ordre de procéder ès discipline, dite méthode qu'il a mieux entendue et pratiquée quel nul autre des anciens. Or d'autant qu'il ne suffit travailler pour soy ains doit chacun selon la vocation à laquelle il est appelé proufiter au public : j'ay déjà mis en lumière la plus part de ces labeurs, qui ont esté assez bien accueilliz. Car, comme les eaux croupies en l'ombre et ne coulant point empuantissent : ainsi advient-il aux studieux : toute leur vigueur naturelle se perd et envieillit. Vray est que le traduire de soy et transcrire simplement d'un livre en l'autre n'est tant louable qu'il est pénible et vouldroit trop mieux mettre en avant ses propres inventions, qui a moyen de le faire. Toutefois si on le fait pour nourrir le stile et jugement sur les excellents auteurs et à fin de se reigler selon leurs vertus : j'estime, avec Cicéron qui m'a premièrement incité à ce faire, œuvre grandement profitable et digne de louange. De ma part, quand en ceste médiocrité d'esprit et de sçavoir : j'aurois seulement proposé le premier à la nation Françoise les lumières des lettres et les précepteurs appelez par Senèque du genre humain : qui ont demeuré longtemps cachez en escholes ou ensevelis aux librairies, sans estre mis usage : encor ne serois-je tant à rejeter, travaillant mesmement en une langue non guères dressée, ny accoustumée aux disciplines.†

Source : A.-Henri Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle*, Loys Le Roy (Ludovicus Regius), Slatkine Reprints, Genève, 1969, p. 73-85.

¹⁵ C'est le Πρὸς Νικοκλέα et Νικοκλής ἢ Κύπριοι.

¹⁶ Il ne s'agit ici que de travaux manuscrits. La *République* ne fut publiée qu'après la mort de Regius. Il n'y a point de traces de la traduction des *Ethiques*.

UN HUMANISTE AU XVI^e SIÈCLE

Note : Le Roy, Louis (1510-1577), Ludovicus Regius.